

## XYZ. La revue de la nouvelle

### Si c'est trash, ça fait du cash

Melissa Bull, *Éclipse électrique*, traduit de l'anglais par Benoît Laflamme, Montréal, Boréal, 2020, 242 p.

David Bélanger



Numéro 143, automne 2020

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/93629ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Jacques Richer

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Bélanger, D. (2020). Compte rendu de [Si c'est trash, ça fait du cash / Melissa Bull, *Éclipse électrique*, traduit de l'anglais par Benoît Laflamme, Montréal, Boréal, 2020, 242 p.] XYZ. *La revue de la nouvelle*, (143), 93–94.

incertitude, un embarras à décider. Ainsi, les savants convoqués pour éclaircir le mystère des enfants insolites, dans « Couve-effet » ou « 1 h 45 », ne pourront pas statuer sur les cas et devront se résoudre à attendre pour voir ce qui se passera. Le titre du recueil de David Bélanger apparaît alors non comme une injonction, mais comme une impossibilité à l'ère du pessimisme et du scepticisme.

**David Dorais**

### **Si c'est trash, ça fait du cash**

Melissa Bull, *Éclipse électrique*, traduit de l'anglais par Benoît Laflamme, Montréal, Boréal, 2020, 242 p.

LE RECUEIL DE NOUVELLES *Éclipse électrique* de la Montréalaise Melissa Bull a été traduit de l'anglais chez Boréal — comme *Zolitude* de Paige Cooper, dont rend compte David Dorais dans ces pages. Le livre, complètement montréalais, présente la réalité trash de vies disséminées; les nouvelles de Bull n'hésitent pas à mettre en scène des personnages résolument méchants ou à l'éthique questionnable, soumettant enfants, compagnes, conquêtes aux aléas de leurs humeurs. Il est trash, ce père de famille de « Rivière Rouge » qui répand son fiel sur sa femme pour le mauvais choix de vin, sur son fils pour l'odeur de poisson qui empeste le chalet. Elle est trash, la belle-mère de « Dérive » qui crache sur sa belle-fille, lui impose une vie militaire faite de corvées, de conversations tendues, d'interdits absurdes. Il est trash, le don Juan malpropre de « Chez Serge » qui gère ses conquêtes amoureuses comme un harem bas de gamme. Ils sont trash, l'univers des essais cliniques décrit dans « Numéro 42 », le monde du travail dans « J'ai les cheveux courts », la vie d'ex-héroïnomanes dans « Cantique » ou « Landslide ». Le trash est le véritable décor d'*Éclipse électrique*: on ne compte plus les appartements miteux, les baisés décevantes, les flaques de vomis, les sentiments de honte. Melissa Bull maîtrise si bien cette violence normale, quasiment quotidienne, que cette



dernière induit une forme particulière dans les nouvelles : on reste souvent dans l'anecdote, un repas, une hésitation, une description lapidaire d'une scène sans conséquences perceptibles, sans origine tragique envisageable. Car au fond, c'est cela, la « poétique trash », ne jamais verser dans la douleur cathartique, faire fondre l'horreur dans le dégoût, la tragédie dans le quotidien. Ce recueil sait imprégner le lecteur de ce sentiment fort, il sait marteler sa poétique de façon avisée, et sans doute trouve-t-on là sa plus grande réussite.

Il faut tout de même convenir que certains sauts, dans la structure générale du recueil, étonnent puis agacent. D'abord, deux textes se présentent sous une facture fantastique; s'ils ne sont pas, en soi, sans intérêt, leur ton jure, l'effet tombe à plat, mal préparé par la narration, mal cadré par l'écriture. Ensuite, et cela constitue un accroc un peu plus dommageable, certains textes s'excitent de leur propre laid, s'élançant avec entrain dans les abysses du désespoir, laissant le lecteur médusé devant cet accès de rage. Le premier texte du recueil est fort représentatif de cette tendance : une fille raconte à son amie qu'elle entend un fantôme dans son appartement; il s'agit sans doute du spectre du médecin ayant vécu dans ce lieu des décennies plus tôt. Elle pense que ce médecin pratiquait des avortements. De fil en aiguille, elle confie à sa compagne avoir vécu plusieurs avortements, tellement qu'elle porte dorénavant un stérilet, puis qu'elle a mal au ventre depuis un certain temps, qu'elle prend des anticonvulsifs contre ses crises d'épilepsie, puis elle parle de son propre médecin qui « lui a annoncé qu'elle a une tumeur à l'utérus, une tumeur avec des tentacules qui ont envahi ses tripes et lui chatouillent l'œsophage ». L'escalade laisse ce sentiment de pur trash, tirant davantage sur les tripes pour en montrer un peu plus la laideur. Un personnage de « J'ai les cheveux courts » lance cette maxime qui pourrait chapeauter le recueil : « Si c'est trash, ça fait du cash. » *Éclipse électrique* ne propose aucun confort, il trouve son capital dans la saleté et la vie difficile des laissés-pour-compte.